

Chronique des intemporalités

Alain Parménide

**Chronique
des intemporalités**

Tome 1

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08191-5

Avant-propos

Chaque fois que je voulais débiter l'écriture de ce mémoire, je me demandais si je pourrais rendre textuellement le vécu de que d'âmes. Peu importe les espaces qui voient tout homme ou toute femme naître, celui-ci/celle-ci rêve de vivre libre et heureux. Redoutant les amers vents de la vie, certains prendrons toutes les dispositions pour se garder des arrachements tandis que d'autres feront de leur exister les probabilités incertaines. Toute vie est la composante de la matière et de l'immatière. Les phénomènes surnaturels conditionnent sans détour les visibles. Combien ne sommes-nous pas qui disons connaître les autres ? Le dire, n'est-ce pas implicitement parler des aspects apparents et se fier à tout ce que l'on nous dit ? Des histoires, nombreuses gens gracient leurs cosociétaires de leur sourire dit pur. N'est-ce pas là le caractère déroutant ou inquiétant du être humain ? Vivre serait-ce sourire à l'instant présent sans projeter demain ? Nombreux sommes-nous qui nous laissons façonner ou fasciner par le beau, l'air frais qui nous (gardent) des douleurs du moment. Enveloppés par le doux et le beau de l'instant, nous baissons garde. Ne dit-on

pas que qui voudrait aller loin doit ménager sa monture ? Aller loin, aller à demain voudrait-il dire, ne pas s'arrêter ? Le repos, la critique et les épreuves ou les évaluations ne seraient-ce pas des indicateurs inconditionnels pour se garantir un sourire qui ne s'éteindra qu'à la mort ? Avec le temps, j'ai réalisé que même l'évidence est énigmatique ; il faut épouser sans cesse la philosophie caméléonesque du maître Amadou Hampâté Bâ. Se laisser fasciner par le beau ou tout beau, peut nous inviter au laid-tuant-caché. Le temps est grand conseiller, un incomparable investigateur. Même si notre raison nous raisonne à épouser la raison ou la déraison, il faut se laisser mener par la raison du temps, notre moule et inducteur par excellence. Refuser les critiques ou espérer de la linéarité, n'est-ce pas n'avoir pas encore commencé à penser le commencement du vivre ? Et si le temps usait toute enveloppe. Avec le temps, la veuve renaîtra de ses trimes, l'orphelin sourira à lui-même, le gueux luira, la médaille du vieux nègre Meka de Ferdinand Oyono luira de sa parodie, les blessures cicatriseront, le mal se révélera, la mort jugera toute âme, le noir se muera en lumière, l'ignorant s'affranchira, le muselé s'exprimera, l'argent ne sera pas le maître mais pour-la compassion. Exister, c'est être un élément du temps. Vivre, c'est donner sa coloration au temps, c'est libérer sa magie [...] La liberté et la certitude ne seraient-elles pas la quête sans répit de tout homme, homme doué de raison ? Savoir, doit-on tout savoir ou bien tout peut-il se savoir ? Que

faire du savoir ? Voici le champ dont les bornes bornent ou encadrent la vie de tout homme. Chercher ou creuser serait-ce immuable, inéluctable pour que soit le rêvé ou l'étant ? La raison ou l'autre définition de soi dissipe le noir qui cloue ou maintient tout homme dans l'indépendance factice et, nie le nihilisme. Mythe comme vent nué qui siffle et souffle tout pour son profit, doit-il se vêtir continuellement de sa perfidie ? La raison, l'autre boussole de toute âme, n'a de raison que sa raison qui n'est autre qu'interroger, visiter le caché et même l'évidence. Exister, c'est être. Vivre, c'est agir, raisonner. Savoir le sourire à l'âme et, à un demain fondamental et inconditionnel, c'est le rechercher et l'entretenir. Tout restera mythe, si notre raison se raisonne à la déraison. En tout somme, n'est-il pas mythe l'espace que la raison s'impose comme limites ? Et si l'on se pensait Lumière. La peur, je l'ignorais quand je trouvais évasion et assurance dans le regard de mon père, ma mère et mes proches. Le mot frontière et l'interdit m'étaient inexistants. L'homme étant déploiement et mouvement, j'ai marché vers l'à-venir, le sourire toujours pur et prometteur. Hélas ! Tout était beau pour trop durer. Tout était beau pour être vrai : la vie laisse luire ses couleurs. J'ai vu et vois des âmes lézardées, des chairs laminées, la famine mener l'homme à l'état de bête, la (providence) baisser ses rideaux sur les arrachements de son semblable, la femme nier et renier l'homme, l'homme épouser l'irresponsabilité, les enfants défier la nature et

leurs parents, les érudits prôner et cultiver la dérouté, la veuve battue, l'illogisme devenir logique [...] Le réveil avait à nouveau rependu son « crieriiiin » dans la chambre exiguë de monsieur Raymond Gnessoua. Le visage tuméfié, les pas lourds, traînant après lui sa serviette, il alla à la douche – il avait enfilé sa veste noire, ses souliers dont les semelles étaient sévèrement rongées par le chaud goudron de la cité administrative. Sans un délai de plus, il courut pour la gare de bus, palpant le billet de deux mille francs, son tout. Le regard perdu, il pensait à ses milles tâches et à sa maisonnée (...) Faut-il se sourire ou sourire à l'humanité ? Dans notre retranchement, nous tranchons le laid et questionnons le beau, déliions le boulet et (espérons) demain. Parler, écouter, observer et agir, sont les pions de notre moteur. Face au tableau nué de l'humanité où fuir pour ne pas se fuir ? Doubter, ne serait-ce pas vivre qu'exister ? Tout est nué, parfois sombre bien que clair ; c'est pourquoi l'évidence se doit d'être énigmatique, une question infinie et de l'infini. Quand la folie nous plie. Quand la raison se raisonne. Nous rêvons tous d'un avenir sûr, stable et continu. Et tout cela ne peut être possible qu'à la croisée des chemins de nos cosociétaires (dit-on),. C'est pourquoi, allant des relations familiales, aux mariages, nous choisissons des personnes dites crédibles pour meubler notre vie. Sans garde, nous nous livrons à elles, le cœur lumineux, renaissants et vivants, dévoués à ne pas trahir une cause. Malgré notre bonne foi, nombreuses gens dites

frères ou sœurs, amis ou maris ou épouses, employeurs ou employés, ces (gens-loups) aux caractères perfides continueront de nous servir leur sourire diabolique et leur ciguë. Désappointés, devons-nous vivre en autarcie ou croire que de bonnes âmes existent ? Peut-on se départir des autres ? Ah ! Autrui, ce fin, nuancé et indispensable. Le monde va depuis son commencement à la vitesse de la lumière, avec ses couleurs allant du sombre au plus sombre. L'individualisme devient le guide de toute âme. L'intérêt nie l'humanisme, animalise sans fin. Faut-il s'arrêter ? Faut-il continuer sa marche ? Faut-il mourir ? Rasé et évidé, le regard blême, l'orphelin se sourit pour paraître humain. Il a mangé hier, sans espérer avaler quelque chose aujourd'hui. Couché à la belle étoile, il scrute son étoile. Crier à la providence ou oser demain ? Quand on n'a pas choisi sa famille, le regard terni et laminé, le souffle arythmique, Raymond Gnessou marchait vers nulle part, le cœur serré quand un homme l'a salué. Préoccupé par ses mille affaires, il lui répondit avec timidité. À ses interrogations, il lui dit qu'il marchait vers son retour ; étranger, il le resterait sans vouloir être étrange. Partir, oui partir, vers le (départ) ne serait-ce pas s'inviter à la quiétude, à sa vraie définition ? Partir, oui, partir ; mais doit-on partir ? Il savait qu'il devait partir. En attendant son départ, comme s'était confié en ces termes Céphale à Socrate, « Sache que pour moi, d'autant les plaisirs du corps se flétrissent, d'autant augmentent le désir et le plaisir de la conversation – viens ici

comme chez des amis très intimes », je prenais grand plaisir à creuser le vécu de mon voisin, ce vieillard à qui j'ai fait la promesse d'écrire ce mémoire...

Chapitre 1

Le village endormi s'était réveillée en sursaut – depuis leurs cases, les personnes rabotées par les pénibles travaux des champs, prêtèrent les oreilles. Il était cinq heures du matin ; les femmes qui, habituées aux commérages, avaient presque toutes quittées leur couchette afin de ne point manquer un épisode d'une affaire de mauvais goût. Si la naissance d'un nouveau membre de leur tribu était une ferveur, la naissance de cet enfant-là, n'avait pas été de bon goût. Personne n'avait soupçonné sa grossesse dans le village – elle était toujours joviale et réservée – elle faisait la fierté de ses parents – la file des prétendant était si longue que chacun s'y mettait pour voler la vedette à ses concurrents. Belle, le grenier de sa mère ne désemplissait pas de vivres ni de bois de chauffe.

– Ma fille, une femme est sacrée. Ton père et moi sommes si embarrassés. Doit-on continuer de recevoir les présents de tous ses hommes ? Il faut te décider sinon, nous déciderons.

– Maman, ils savent bien que je ne donnerai mon cœur qu'à une seule personne. Selon notre coutume, c'est à la fille convoitée de porter son choix sur qui, elle aura jugé suffisamment engagé.

C'est dire que c'est mon affaire ; quant à papa et toi, contentez-vous de prendre des forces. Si je ne peux pas vous aider pleinement dans vos travaux et qu'ils y a des gens qui s'y adonnent volontiers, je n'y vois aucun inconvénient. Lorsque je serai chez l'homme que j'aurais choisi, leur ballet prendra fin. Ainsi, vous pourriez avoir de quoi à vous occuper...

– Je te comprends ma fille. Cependant, nous savons que tu ne pourras pas porter ton choix sur tout ce monde ; les gens d'ici nous regardent d'un mauvais œil ; l'on nous accuse de malhonnêteté. Il faut que cela cesse...

– Maman, peut-on raisonner les jaloux ? Tu es trop à faire que te servir l'acide de ces éternels insatisfaits. Tu vois bien que je suis belle ! Laisse-les jaser ! Quand viendra mon temps de partir d'ici, tout s'arrêtera.

– Je suis entièrement d'accord avec toi, ma fille. Si ce n'est trop te demander, ton père voudrait savoir le nom de l'homme que tu aurais choisi. Ainsi, il saurait se tenir ; il se sent si peiné.

– Dis à papa que c'est une affaire de femmes. Si j'avais déjà opéré un choix, je t'aurais dit, maman. La nuit commence à être plus noire et, nulle ne peut raisonner les paupières. Pars te reposer – je vous donnerai ma réponse dans quelques jours.

– Dans quelques jours ? S'il te plaît ma fille ; sois plus explicite. Savoir que tu nous dois des informations, nous rendra malheureux. Si tu ne peux

te confier à ton père, je suis disposée à taire notre secret.

– Il n’y a point de secret, maman. Je veux juste les observer encore et, je te dirai le nom de celui que j’aurais choisi. Pars te reposer et, n’oublie pas d’embrasser papa de ma part. Qu’il soit fier de sa fille. Les hommes d’ici travailleront tous ses champs avant la venue de la nouvelle lune.

Cette nuit-là, elle n’avait presque pas fermé les yeux. Même si elle avait été de marbre envers sa mère, elle savait la peine qu’une mère pouvait endurer. Bien qu’elle voulût partir de la cour familiale, elle ne voulait non plus laisser sa mère à la merci des pénibles tâches qui écourtait sa vie de jour en jour. Quant à son père, celui qui, depuis son enfance, ne se faisait pas prier pour la garder de tout danger et de la faim, ne méritait pas ce tourment qu’elle lui faisait subir également. Mais, elle avait ses raisons ; elle ne voulait pas épouser dans la précipitation, un paresseux, ni un homme dont la réputation était entachée d’irrégularités. Pour la jeune Noughê, fille de Youkouli Namon et de Wélinon Acadréko, le mariage n’est pas une affaire de complaisance ni de pitié. Etre marié à quelqu’un impliquait le courage, le respect et l’engagement. Quant à l’argent, c’est en conjuguant les efforts que l’on surviendrait à ses besoins. Aussi, avait-elle, pour critères, la beauté physique – elle voulait que son homme fût beau et présentable. Comme elle, les femmes de cette